

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°58 – août-septembre 2015

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Franz Baader et Novalis

Pour Franz von Baader et l'ensemble des romantiques, l'universel n'est pas récusé au profit du particulier, comme le prétend une certaine historiographie hostile, notamment en France. Ce que les romantiques refusent, c'est d'abord l'universalisme abstrait, anonyme, typiquement occidental, celui qui nie le pluralisme des cultures. Nous dirons donc que l'humanisme romantique se pose comme une troisième voie, surpassant à la fois l'universalisme abstrait et le repli sur le particulier. L'idée est de révéler la part d'universalité de chaque particulier, la présence de l'universel au sein de chaque concrétude. C'est ce qui explique la formidable attention des romantiques aux détails, à la profusion des signes, à l'élan foisonnant de la vie. Les romantiques ne se perdent pas dans le divers, le multiple, car ils trouvent en lui le Principe, la puissance originaire, l'Un de la tradition néoplatonicienne. Ainsi Novalis pouvait-il écrire dans son *Henri d'Ofterdingen*

En toutes choses l'Un, et dans l'Un toutes choses,
Voir l'image de Dieu sur une herbe, un caillou,
L'esprit du Dieu chez l'homme et dans les animaux,
Là est ce qu'on se doit d'avoir au fond du cœur.

C'est justement la présence de l'Un en toute chose qui fait de toute chose *plus* qu'une chose : une demeure du ciel sur la terre, un enclos de la transcendance, un fragment de l'infini. Mais il serait faux de considérer cette présence de l'Un comme une présence passive. En fait, le cosmos, la Nature vivante, en tant que constellation de signes et de symboles, est une *écriture* vivante, active, dynamisée, animée. On peut dire qu'un feu le traverse, lui donne force, mouvement et vie. Le mérite de Franz von Baader est d'avoir identifié l'Âme du monde et cette dynamique du feu vivifiant et organisateur. Il y a manifestement une reprise de la tradition alchimique qui, elle aussi, associait le feu et l'Âme du monde...¹.

¹ Extrait de Michel Cazenave et Mohammed Taleb, *Entretiens avec Nathalie Calmé, Éloge de l'Âme du monde*, Entrelacs, 2015.

THOMAS CARLYLE & NOVALIS

« Le Disciple », ajoute-t-on, « écoute avec inquiétude ces voix contradictoires. » Si tel était le cas dans une Saïs à demi-surnaturelle, ce peut l'être bien davantage dans un simple Londres sublunaire. Encore une fois, d'ailleurs, en ce qui concerne ces nuageuses élucubrations, nous ne pouvons ici qu'imiter le Quintus Fixlein de Jean-Paul, qui, dit-on, dans son laborieux *Catalogue des Erreurs de la Presse Allemande*, « annonce que d'importantes conséquences sont à déduire de ceci, et conseille au lecteur de les déduire lui-même ». Peut-être ces étonnants paragraphes, qui ont tout l'air, à cette distance, d'abîmes où il n'y a qu'une brume stagnante, se trouveraient être, si nous en approchions tout près, des vallées, avec un clair cours d'eau et de tendres pâturages. De deux faits l'un, ou bien Novalis, avec Tieck et Schlegel à sa suite, sont des gens atteints d'aliénation mentale ; ou bien il y a plus de choses dans le Ciel et sur la Terre que n'en a rêvées notre Philosophie. Nous pouvons ajouter que, pour nous, le dernier Interlocuteur, l'« Homme réfléchi », semble évidemment être Fichte ; les deux premières Catégories ont l'air de quelque engeance sceptique ou athée, ignorant le *Novum Organum* de Bacon², ou ne lui accordant, la première Catégorie du moins, presque aucune créance. Cette théorie de l'espèce humaine finissant par un acte universel et simultané de Suicide sera nouvelle pour la sorte plus simple des lecteurs.

Citons encore ci-dessous, comme illustrant davantage et plus directement les doctrines scientifiques de Novalis, deux brefs aperçus, extraits d'une autre partie de ce Volume. Pour tous ceux qui étudient la Philosophie et s'intéressent à son histoire et ses aspects présents, ils ne seront pas sans intérêt. Les passages obscurs n'en sont peut-être pas inintelligibles, mais seulement obscurs ; ce à quoi l'on ne peut malheureusement jamais remédier en pareil cas :

La logique ordinaire est la Grammaire du Langage supérieur, c'est-à-dire de la Pensée ; elle examine simplement la relation des idées l'une à l'autre, la Mécanique de la Pensée, la pure Physiologie des idées. Là-dessus les idées logiques se trouvent en relation les unes avec les autres, comme des paroles sans pensées. La Logique a simplement pour objet le Corps mort de la Science de la Pensée. – La Métaphysique, par contre, est la Dynamique de la Pensée ; elle traite des Pouvoirs primordiaux de la Pensée ; elle a purement pour objet l'Âme de la Science de la Pensée. Les idées métaphysiques se trouvent en relation les unes avec les autres comme des pensées sans paroles. L'on s'est souvent étonné de l'Inachevé persistant de ces deux Sciences ; chacune restait

² Carlyle entend évidemment ici la méthode des idées générales dans la philosophie de Bacon.

confinée dans ses propres affaires ; quelque chose manquait des deux côtés, rien qui s'adaptât pleinement à l'une ou à l'autre. Dès le début, des tentatives furent faites pour les unir, à mesure que tout autour d'elles indiquait une relation ; mais chaque tentative échoua ; l'une ou l'autre science souffrait toujours de ces tentatives, et perdait son caractère essentiel. Il nous fallait nous en tenir à la Logique métaphysique et à la Métaphysique logique, mais aucune des deux n'était ce qu'elle eût dû être. Avec la Physiologie et la Psychologie, avec la Mécanique et la Chimie, il n'en alla pas mieux. Dans la dernière moitié de ce siècle, il éclata, chez nous autres Allemands, une commotion plus violente que jamais ; les masses hostiles s'insurgèrent l'une contre l'autre plus furieusement qu'elles ne l'avaient encore fait ; la fermentation fut extrême ; il s'ensuivit de formidables explosions. Et maintenant certains affirment qu'une réelle Compénétration s'est produite sur un point ou sur l'autre ; que le germe d'une union s'est formé, qui se développera par degrés et assimilera tout à une seule et indivisible forme : que ce principe de Paix se fait sentir irrésistiblement de tous côtés, et qu'avant longtemps il n'y aura qu'une seule Science et un seul Esprit, comme un seul Prophète et un seul Dieu...

Le rigoureux Penseur discursif est le Scolastique (Logicien d'École). Le vrai Scolastique est un Subtiliste mystique ; des Atomes logiques il tire son Univers ; il annihile toute Nature vivante, pour mettre à la place un Artifice Logique (*Gedankenkunststück*, littéralement un tour de passe-passe de Pensées). Son but est un Automate infini. En opposition avec lui est le rude Poète intuitif : celui-ci est un Macrobiologiste mystique : il hait les règles et les formes fixées : une sauvage, violente vie règne à leur place dans la Nature tout est animé, point de loi ; libre gré et merveille partout. Il est purement dynamique. Tel l'Esprit Philosophique se manifeste d'abord, en deux masses complètement séparés. Dans la seconde phase de la culture, ces masses commencent à entrer en contact, de bien des manières ; et, de même que de l'union des Extrêmes infinis, le Fini, le Limité surgit, de même ici sur les « Philosophes Éclectiques » ; le temps des malentendus commence. Le plus important, le plus pur Philosophe de la seconde phase est, dans cette phase, le plus limité. Cette catégorie s'occupe exclusivement du monde actuel, présent, au sens le plus strict. Les Philosophes de la première catégorie considèrent avec mépris ceux de la seconde ; disent qu'ils sont de tout un peu ; c'est-à-dire rien ; tiennent leurs vues pour les résultats de la faiblesse, pour de l'Inconséquentisme [*sic*]. En revanche la seconde catégorie, à son tour, prend en pitié la première ; jette le blâme sur son enthousiasme visionnaire, qui, disent-ils, est absurde jusqu'à l'insanité. Si, d'un côté, les Scolastiques et les Alchimistes semblent tout à fait en désaccord, et les Éclectiques, d'un autre côté, absolument d'accord, cependant, tout bien considéré, c'est complètement l'inverse. Les premiers, sur les choses essentielles, sont indirectement de la même opinion : par exemple, en ce qui regarde la non-dépendance et le caractère infini de la Méditation, ils partent les uns et les autres de l'Absolu : alors que les Éclectiques et la catégorie des philosophes limités sont essentiellement en désaccord, et s'entendent uniquement sur ce qui est déduit. Les premiers sont infinis, mais uniformes, les derniers bornés, mais multiformes ; les premiers ont du génie, les autres du talent ; ceux-là ont des idées, ceux-ci ont des recettes (*Handgriffe*) ; ceux-là ont des têtes sans mains, ceux-ci des mains sans têtes. La troisième phase est celle de l'Artiste, qui peut être à la fois instrument et génie. Il trouve que cette Séparation primitive dans les Activités Philosophiques absolues (entre le Scolastique et le « rude Poète intuitif ») est une Séparation qui gît plus

profondément dans sa propre Nature ; Séparation qui implique, par son existence comme telle, la possibilité d'un ajustement, d'une union : il trouve que, pour hétérogènes que soient ces Activités, il y a toutefois en lui une faculté de passer de l'une à l'autre, de changer à volonté sa *polarité*. Il découvre en elles, par conséquent, des membres nécessaires de son esprit ; il remarque que l'une et l'autre doivent être unies dans quelque principe commun. Il conclut que l'Éclectisme n'est rien que la mise en œuvre imparfaite et défectueuse de ce principe. Cela devient...

... Mais nous n'avons pas besoin de nous obstiner davantage à arracher une signification à ces mots mystérieux : décrivant le véritable Transcendantaliste, ou « Philosophe de la troisième phase », à proprement parler *le* Philosophe, Novalis s'élève dans des régions où peu de lecteurs le suivraient. On peut observer ici que la Philosophie Anglaise, de Duns Scot à Dugald Stewart³, est passée maintenant par la première et la seconde de ces « phases », la Scolastique et l'Éclectique, et qui sont considérablement en honneur. Avec notre aimable professeur Stewart, dont personne, pas même Cicéron lui-même, ne dépassa jamais l'Éclectisme, cette seconde catégorie, ou catégorie éclectique, peut être considérée comme ayant pris fin ; et maintenant la Philosophie est chez nous à un point d'arrêt, ou plutôt il n'y a plus maintenant de Philosophie visible dans ces Iles. Il reste à voir si nous devons avoir, nous aussi, notre « troisième phase », et comment cette « catégorie » nouvelle et supérieure se comportera ici. Les Philosophes Français semblent occupés à étudier Kant et à le commenter : mais nous imaginons plutôt que Novalis prononcerait qu'ils n'en sont encore qu'à la phase éclectique. Il dit par la suite que « tous les Éclectiques sont essentiellement et au fond des sceptiques ; d'autant plus compréhensifs qu'ils sont plus sceptiques ».

Ces deux passages ont été extraits d'une considérable série de *Fragments*, qui, distribués en trois divisions, Philosophique, Critique, Morale, occupent la majeure partie du second Volume. Ce sont des fractions, comme nous l'avons plus haut fait entendre, de ce grand « ouvrage encyclopédique » dont Novalis avait tracé le plan. On dit que c'est Friedrich Schlegel qui a fait le choix des fragments qui sont publiés ici. Ils se présentent à nous sans note ni commentaire ; rédigés pour la plupart dans une phraséologie très inusitée ; et, sans de très patientes investigations répétées, ils offrent rarement quelque signification, ou plutôt, dirons-nous, ils en offrent souvent une fausse. Nous en avons choisi, pour les insérer, quelques-uns parmi les plus clairs : si le lecteur les prendra pour du « Pollen »⁴, ou

³ [Dugald Stewart, philosophe écossais, 1758-1828].

⁴ On a vu plus haut que Novalis intitulait ainsi ces *Fragments*.

pour une espèce moins précieuse de poussière, nous ne le prédirens point. Nous les donnons sous forme de mélanges ; sans prendre garde à ces classifications qui, même dans le texte, ne sont point et ne sauraient être très strictement observées.

[À suivre]

L'EUROPE ou la Chrétienté

Prose prophétique et mystique⁵.

Avec ce dernier texte s'achève la publication de la traduction de Louis Angé (Alzir Hella) – traducteur et introducteur de Stefan Zweig en France – qui aura le mérite d'une part d'avoir été le premier à traduire ce texte de Novalis, et d'autre part d'avoir pris un parti audacieux pour tenter de reproduire un rythme qu'il avait découvert, à tort ou à raison, dans l'original.

Dans les sciences de la nature – Nous avons maintenant l'essentiel, – Et nous pouvons plus facilement jeter un coup d'œil d'ensemble sur l'œuvre de la Science. – L'insuffisance des sciences du monde extérieur – Est devenue toujours plus sensible dans ces derniers temps, – Au fur et à mesure que nous nous familiarisons davantage avec elles. – La nature s'est mise à nous paraître toujours plus mesquine, – Et nous avons vu plus clairement, – Une fois habitués à l'éclat de nos découvertes, – Que ce n'était qu'une lumière empruntée – Et qu'avec les instruments et les méthodes ordinaires – Nous n'arriverions pas à trouver ce que nous cherchions – Et à édifier quelque chose d'essentiel. – Chaque savant a dû s'avouer qu'une science n'était rien sans l'autre, – Et ainsi se sont produits des essais de synthèse scientifique, – Et cette chose singulière qu'est la philosophie – Est devenue maintenant un élément purement scientifique – De représentation et de figuration symétrique des sciences. – D'autres ont découvert de nouveaux rapports – Entre les sciences concrètes, – Ont uni celles-ci entre elles par des liens de plus en plus étroits, –

⁵ Cet écrit date de 1799 et n'a jamais été traduit en français.

M. Louis Angé a rendu autant que possible le rythme de la phrase originale. C'est pourquoi des tirets et des majuscules scandent ce rythme sans tenir compte du sens comme si on avait affaire à des vers.

Et ont cherché à mettre au net une classification de ces sciences s'inspirant des principes de l'histoire naturelle. – Ce travail se poursuit toujours, – Et il est facile de se rendre compte – Combien ce commerce avec le monde extérieur et le monde intérieur – Doit être favorable au développement de l'esprit, – A la connaissance du premier comme à la fécondation et à l'enrichissement du second, – Et comment, dans ces circonstances, – L'atmosphère doit s'éclairer, – Et comment le ciel de naguère, – Et avec lui le désir de ce ciel, – La vivante astronomie, – Vont de nouveau briller.

Tournons-nous maintenant – Vers le spectacle politique qu'offre notre époque, – L'ancien et le nouveau monde sont en train de se combattre ; – La défectuosité et l'insuffisance des institutions politiques existantes – Se sont manifestées d'une manière évidente et terrible. – Que dire, si ici aussi, comme dans les sciences, – Une liaison plus étroite – Et un contact plus intime des États européens entre eux – Étaient, avant tout, l'aboutissement historique de la guerre, – Si une nouvelle Renaissance allait se produire – Dans l'Europe jusqu'à présent assoupie, – Si l'Europe voulait s'éveiller de nouveau à la vie, – Si un État embrassant les autres États, – Et si une théorie de la Science politique – Étaient proches de nous ! – Est-ce que la hiérarchie, – Cette figuration symétrique des États, – Pourrait être le principe de cette confédération, – En tant que représentation intellectuelle du Moi politique ? – Il est impossible que des forces temporelles se mettent d'elles-mêmes en équilibre ; – Un troisième élément, à la fois temporel et spirituel, – Est seul capable de résoudre ce problème. – Entre les puissances belligérantes – Aucune paix ne peut être conclue ; – Toute paix est une illusion, un simple armistice ; – En se plaçant au point de vue des cabinets, – À celui de la conscience ordinaire, – Il n'y a pas moyen de concevoir une conciliation. – Chacun des deux partis a des revendications grandes et nécessaires ; – Et, poussé par l'esprit du monde et de l'humanité, – Il doit nécessairement les faire valoir. – Tous deux correspondent à des forces irréductibles de l'âme humaine : – D'un côté, la dévotion à l'antiquité, – L'attachement à la constitution consacrée par l'histoire, – L'amour des monuments des aïeux, – L'amour d'une vieille et glorieuse dynastie – Et le contentement du devoir accompli ; – De l'autre, l'enthousiasme de la liberté, – La perspective illimitée d'une vaste sphère d'action, – Le charme de la nouveauté et de la jeunesse, – La liberté des rapports entre toutes les classes de la nation, – La fierté de la vie humaine pleinement reconnue, – La satisfaction du droit personnel et de la propriété absolue, – Enfin le puissant rayonnement de la conscience civique. – Aucun des deux –

Ne peut espérer anéantir l'autre ; – Ici toutes les conquêtes ne signifient rien, – Car, en dernière analyse, la capitale suprême de chaque empire – N'est pas située derrière des remparts d'argile – Et ne se laisse pas prendre d'assaut.

Qui sait si la guerre a assez duré ? – Mais elle ne cessera jamais, – Si l'on ne saisit pas le rameau pacifique – Que seule peut présenter une puissance spirituelle. – L'Europe sera baignée de sang – Jusqu'au jour où les nations, – Remarquant le délire effrayant – Qui les entraîne dans un cercle belliqueux, – Et sous l'influence d'une musique sacrée, – S'approcheront, tous rangs confondus, – Des autels d'autrefois, – S'adonneront à des œuvres de paix – Et célébreront, sur les champs de bataille fumants, – En versant de chaudes larmes, – De grandes agapes fraternelles. – Il n'y a que la religion qui puisse redonner la vie à l'Europe, – Assurer la stabilité des peuples – Et, avec une magnificence nouvelle, éclatant aux yeux de tous, – Rétablir la Chrétienté dans son ancienne fonction d'arbitre de la paix terrestre. – Est-ce que les nations auraient tout de l'homme, – A part le cœur, cet organe sacré ? – Est-ce qu'elles ne se réconcilient pas, comme ceux-ci, – Sur les cercueils de leurs chers morts ? – Est-ce qu'elles n'oublient pas toute hostilité – Lorsque la miséricorde divine parle en elles, – Et lorsqu'un malheur, une détresse, un sentiment commun, – Remplit leurs yeux de larmes ? – Est-ce que le sacrifice et le dévouement – Ne sont pas en elles tout puissants, – Et n'aspirent-elles pas à devenir amies et alliées ?

Où est cette foi chère des anciens temps, – Hors de laquelle il n'y a point de salut, – Cette foi dans le règne de Dieu sur la Terre ? – Où sont cette confiance divine qu'avaient les hommes l'un envers l'autre, – Cette tendre ferveur et ces effusions d'une âme inspirée de Dieu, – Cet esprit – partout vivant – de la Chrétienté ?

Il y a trois incarnations du christianisme. – L'une est le sentiment religieux, qui fait prendre joie à toute religion. – l'autre est essentiellement médiation : – C'est la croyance à la propriété universelle qu'a toute chose sur Terre – D'être le pain et le vin de la vie éternelle. – L'autre est la croyance au Christ, à sa mère et à ses saints. – Prenez celle que vous voudrez, prenez-les toutes les trois, – Le résultat est le même : – Vous devenez par là chrétiens – Et membres d'une seule, d'une éternelle, d'une ineffable communauté.

Un christianisme véritable et vivant, – C'était la vieille foi catholique, – La dernière de ces incarnations. – Son omniprésence

dans la vie, – Son amour de l'art, – Sa profonde humanité, – L'inviolabilité de ses mariages, – Son caractère communicatif et affable, – Sa dilection pour la pauvreté, l'obéissance et la fidélité – Font d'elle, incontestablement, une religion vraie, – Et ce sont là les traits principaux de sa constitution.

Au cours du temps, elle s'est épurée, – Et, en communion étroite et profonde avec les deux autres incarnations du christianisme, – Elle fera à jamais le bonheur de cette Terre.

Sa forme contingente est à peu près détruite, – La vieille papauté gît dans le tombeau, – Et Rome est, pour la seconde fois, devenue une ruine. – Le protestantisme ne doit-il pas enfin, lui aussi, disparaître – Et faire place à une religion nouvelle et plus durable ?

Les autres parties du monde attendent cette réconciliation et cette résurrection de l'Europe, – Pour se joindre à cette dernière – Et avoir part, elles aussi, au royaume du Ciel. – Est-ce que, bientôt, il ne devrait pas y avoir de nouveau en Europe – Une légion d'âmes vraiment saintes ? – Est-ce que tous les vrais frères en religion – Ne devraient pas être tout possédés – Du désir de voir le Ciel sur la Terre, – Et donc se réunir avec joie tous ensemble – Et entonner des chœurs sacrés ?

La Chrétienté doit reprendre vie et mouvement, – Se constituer de nouveau en une Église visible, – Sans égard pour les frontières territoriales, – Une Église qui reçoive dans son sein toutes les âmes qui ont soif de l'Au-delà, – Une Église enfin qui soit la médiatrice idéale entre le nouveau et l'ancien monde.

Elle doit de nouveau secouer sur les peuples – L'antique corne d'abondance. – Du sein sacré d'un vénérable concile européen – Va surgir la Chrétienté, – Et la restauration religieuse va être entreprise suivant un plan parfait, un plan divin. – Nul dès lors ne protestera contre une contrainte spirituelle ou temporelle, – Car l'essence de l'Église sera pure liberté, – Et toutes les réformes nécessaires s'accompliront – Sous la direction de cette Église – Comme de pacifiques et solennelles affaires d'État.

A quel moment ou plutôt à quel autre – Cela va-t-il arriver ? Il ne sert à rien de se poser la question. – Un peu de patience seulement – Et il va venir, il faut qu'il vienne, – Ce saint jour de la paix éternelle – Où la nouvelle Jérusalem sera la capitale du monde.

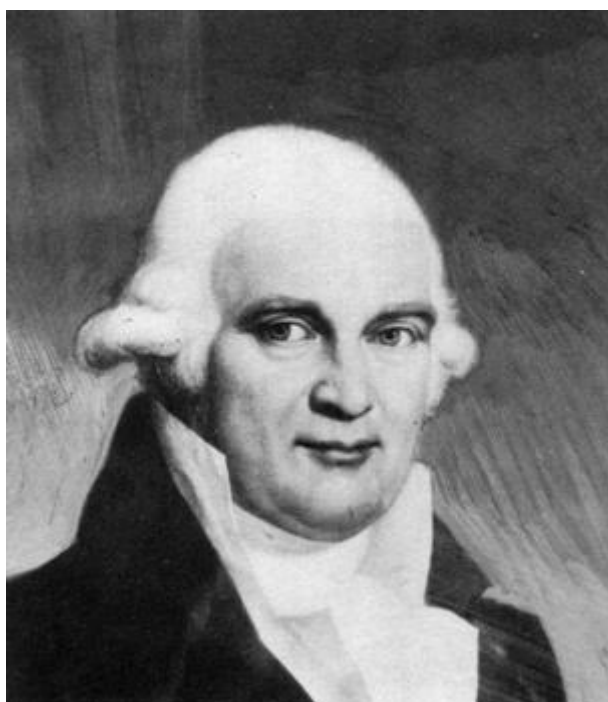
– Et jusqu’alors – Soyez sereins et courageux dans les périls de ce monde, – Ô frères qui partagez ma croyance ? – Annoncez de bouche et d’action l’Évangile divin – Et restez jusqu’à la mort – Fidèles à la foi véritable et infinie.

Novalis.

Traduit par Louis Angé.



ABRAHAM-GOTTLOB WERNER



A-G Werner, par Gehrard von Kügelgen

C’est le 1^{er} décembre 1797 que Novalis rejoint la Bergakademie de Freyberg. On connaît l’importance de l’enseignement qui y est dispensé par Abraham-Gottlob Werner (1750-1817), dont Novalis s’inspirera pour la figure du Maître dans ses *Disciples à Saïs*⁶. Or, la réputation du minéralogiste est telle en son temps qu’elle excède largement les frontières de la Saxe. C’est ainsi qu’il existe une *réception* de Werner en France dont le *Traité des caractères extérieurs des fossiles*, par exemple, est traduit dès 1790. Nous reproduisons ici l’Éloge historique qui sera prononcé en son honneur, le 16 mars 1818, par M. le Ch.^f Cuvier, dans une séance publique de l’Institut royal de France.

⁶ Cf. La Lettre *Novalis* n°38, avril-mai 2012.

ÉLOGE HISTORIQUE
D'ABRAHAM-GOTTLOB
WERNER,
LU LE 16 MARS 1818.

La fin du 17^{ème} siècle vit naître une science nouvelle, qui prit dans son enfance le nom orgueilleux de théorie de la terre. Partant d'un petit nombre de faits mal observés, les liant ensemble par des suppositions fantastiques, elle prétendit remonter à l'origine des mondes, jouer en quelque sorte avec eux, et leur créer une histoire. Ses méthodes arbitraires, son langage pompeux, tout semblait devoir la rendre étrangère aux autres sciences ; et, en effet, les savants de profession la repoussèrent long-temps du cercle de leurs études.

Enfin, après un siècle de tentatives vaines, elle est rentrée dans les limites assignées à l'esprit humain : se réduisant à la fonction modeste d'observer le globe tel qu'il est, elle a pénétré dans ses entrailles, et en a fait, en quelque sorte, l'anatomie. Dès-lors elle a pris rang parmi les connaissances positives, et, ce qui est bien remarquable, sans rien perdre de son merveilleux.

Les choses qu'il lui a été donné de voir et de toucher, les vérités qu'elle a mises chaque jour sous nos yeux, sont plus admirables et plus surprenantes que tout ce que des imaginations téméraires s'étaient plu à concevoir.

Deux hommes célèbres, Pallas et de Saussure, avaient préparé cette réforme heureuse ; un troisième l'a consommée, c'est M. Werner. Il commence l'époque la plus remarquable de la science de la terre, et même l'on peut dire qu'à lui seul il la remplit ; car ces idées si nouvelles, ces vues si étrangères avant lui à la plupart des naturalistes, il a eu le bonheur de les voir universellement prévaloir de son vivant : il laisse autant d'héritiers de ses méthodes et de sa doctrine qu'il existe d'observateurs sur la terre ; et partout où l'on exploite des mines, partout où l'on enseigne l'histoire des minéraux, il se trouve quelque homme distingué s'honorant d'avoir été son élève. Il s'est formé des académies entières, qui ont pris son nom, comme si elles eussent voulu invoquer son génie et s'en faire un patron d'une espèce auparavant inconnue.

Qui ne croirait, à entendre parler de succès si peu ordinaires, que ce fut quelqu'un de ces hommes ardents⁷ à propager leur doctrine, qui, par des ouvrages nombreux, et éloquens, ont subjugué leurs contemporains, ou qui se sont procuré des partisans par l'ascendant d'une grande richesse ou d'une position élevée dans l'ordre social ? Rien de tout cela : confiné dans une petite ville de Saxe, sans autorité dans son pays, il n'avait aucune influence sur la fortune de ses disciples ; il n'entretenait point de liaisons avec les personnes en place : d'un naturel singulièrement timide, hésitant toujours à écrire, à peine subsiste-t-il de lui quelques feuilles d'impression. Loin de chercher en rien à se faire valoir, il s'aperçut si peu lui-même de son propre mérite, que de légères récompenses, accordées à une époque où sa renommée était déjà répandue dans toutes les parties du monde, surpassèrent de beaucoup tout ce que jamais il avait espéré ou désiré.

Mais cet homme si peu occupé de soi, se croyant même si peu appelé à écrire, à instruire les autres, avait dans son langage, dans ses entretiens, un charme indéfinissable. Quand une fois on l'avait entendu ; quand, sur quelques fragmens de pierres ou de roches disposés presque au hasard, il avait développé, comme par inspiration, toutes ces idées générales, tous ces innombrables rapports que son génie avait aperçus, on ne pouvait plus s'en détacher. Subjugués par son talent, les disciples de M. Werner le respectaient comme un grand maître ; entraînés par l'affection qu'il leur montrait, bientôt ils le chérissaient comme un père : partout où ils portaient leurs pas, ils répandaient sa doctrine, et parlaient de sa personne avec respect et tendresse.

C'est ainsi qu'en peu d'années la petite école de Freyberg, destinée seulement, dans le principe, à former quelques mineurs pour la Saxe, renouvela le spectacle des premières universités du moyen âge ; qu'il y accourut des élèves de tous les pays où il existe quelque civilisation ; et que, dans les contrées les plus éloignées, l'on vit des hommes déjà sur l'âge, des savans déjà renommés, se hâter d'étudier la langue allemande uniquement pour se mettre en état d'aller entendre le grand oracle de la géologie.

Une célébrité aussi rare a mérité à M. Werner d'être placé sur la liste de nos associés étrangers : elle réclame aujourd'hui ce tribut de nos regrets ; elle engagera sans doute à entendre avec quelque indulgence l'histoire d'une vie toute solitaire, toute savante, toute monotone peut-être, mais dont les travaux ont joui d'un si grand éclat.

⁷ [L'orthographe ancienne du document est conservée].

Abraham-Gottlob Werner était né, le 5 Septembre 1750, à Wehrau, sur la Queiss, dans la haute Lusace. Dès ses premières années il se vit entouré des objets qui devaient faire l'occupation et la gloire de sa vie. Son père, directeur d'une forge, lui donnait pour jouets des minéraux brillans de diverses sortes ; et, avant de pouvoir articuler leur nom, le jeune enfant, en les entassant, en les jetant, en les brisant même, s'exerçait à les rapprocher et à les reconnaître par leurs apparences les plus marquées.

Il a toujours gardé depuis quelques uns de ces morceaux, et quand il montrait sa collection, devenue l'une des plus riches de l'Europe, il ne manquait guère de faire remarquer ces faibles commencemens, comme s'il eût voulu témoigner une sorte de reconnaissance pour les premières étincelles, sources de si grandes lumières.

On le destinait à la carrière des mines ; et comme les réglemens de la Saxe exigent que, pour entrer dans cette branche de service, l'on soit licencié en droit, après avoir fait ses cours de métallurgie à l'école de Freyberg, il vint suivre ceux de jurisprudence à l'université de Leipsic [*sic*].

Deux goûts, nous oserions dire deux passions, l'accompagnèrent partout : l'amour des minéraux, et l'amour de la méthode, il aimait à diviser, à classer les choses, comme les idées : tout ce qui peut se ranger lui plaisait ; et dès ce temps-là il achetait des livres, plus encore pour les disposer avec méthode que pour les lire.

Cette double disposition règne déjà dans son premier ouvrage, le *Traité des caractères extérieurs des minéraux*, brochure de quelques feuilles, qu'il publia à Leipsic [*sic*], à l'âge de 24 ans.

C'est une analyse et une subdivision minutieuse de toutes les variations dans les propriétés apparentes des minéraux : chacune d'elles est désignée par un terme fixe, et l'ensemble de ces termes est destiné à former un langage

certain, au moyen duquel tous les minéralogistes, puissent s'entendre.

C'était rendre à la minéralogie un service à peu près semblable à celui que Linnaeus [Linné] avait rendu à la botanique ; mais c'était un service payé au même prix.

Il est certain que ce vocabulaire a procuré à la science plus de détail, plus de précision : les personnes qui s'exercent à l'appliquer, acquièrent une facilité surprenante à distinguer les minéraux au premier coup d'œil ; et cet examen attentif, nécessaire pour calquer

TRAITÉ DES CARACTÈRES EXTÉRIEURS DES FOSSILES,

*Traduit de l'allemand de M. A. G. WERNER,
Inspecteur des Mines & Professeur de Miné-
ralogie à l'Académie des Mines de Freyberg ;
de la Société économique de Leipsick, &
de celle des amis de la Nature de Berlin, &
de celle de l'Art d'exploitation des Mines.*

PAR le Traducteur des Mémoires de Chymie
de Scheele.



A DIJON,

De l'imprimerie de L. N. FRANTIN, Imprimeur du Roi,
Se vend chez MAILLY, Libraire, place St. Fiacre.
Et se trouve à Paris

Chez ONFROY, Libraire, rue St. Victor, n°. 11,

M. D C C. X C.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.

la description de ces substances sur le patron convenu, en a fait distinguer plusieurs qui seraient peut-être encore long-temps demeurés confondus dans la foule. Mais on ne peut s'empêcher d'avouer aussi que cet idiome, nécessairement un peu pédantesque, esclave dans les tours autant que dans les mots, a donné aux ouvrages qui l'ont employé trop servilement un air guindé, une sécheresse et une longueur plus souvent fatigante qu'utile.

Toutefois ces inconvénients frappèrent peu les terminologies techniques et demi-barbares qui étaient à la mode ; depuis trente ans la science aimable de la botanique ne parlait pas d'autre langage, et les naturalistes, habitués déjà à tant de chaînes, ne se rebutèrent pas par la crainte d'en subir une de plus.

On pourrait presque croire que, s'il y eut quelqu'un d'effrayé de cette nouvelle création, ce fut M. Werner lui-même, et que s'il écrivit si peu depuis ce premier essai, ce fut pour échapper aux entraves qu'il venait d'imposer aux autres. Heureusement ce travail, approprié comme il l'était au goût de sa nation, devint un titre pour lui, et lui procura des moyens de transmettre ses idées d'une façon moins pénible.

[À suivre]



Catalogue de l'exposition « Licht der Erde Salz des Himmels – topographische Protokolle einer Bergbau-Landschaft » qui s'est déroulée au Novalis-Schloß Oberwiederstedt, en 2006. Cette exposition, ainsi que son catalogue de 160 pages, abondamment illustré, ont rappelé avec poésie et ce charme tout *novalisien* – que l'on doit au Dr Gabriele Rommel –, les paysages de Saxe et l'activité minière des villes de cette région auxquelles le nom de Novalis est attaché : Artern, Kösen, Durrenberg, etc.



Deux vues de l'exposition de 2006 au Novalis-Schloß Oberwiederstedt, lieu de naissance de Novalis.

Le présent article de Henry Bonnier, intitulé « Du côté de l'angélisme », a paru en 1975, dans *La Dépêche du Midi*, après la publication chez Gallimard des deux volumes des *Œuvres complètes* de Novalis, dans la traduction d'Armel Guerne.

Du côté de l'angélisme

Comme il est difficile, et poignant, et émouvant, d'écrire sur certains êtres. Novalis est de ceux-là. Superbement restitué dans sa mystérieuse clarté par Monsieur Armel Guerne, son préfacier et traducteur, il est enfin possible de le lire en français dans sa durée, sans être obligé de recourir à des éditions diverses et inégales. Difficile, oui, de parler de Novalis aujourd'hui parce qu'il représente cette part mystique du romantisme allemand qui paraît *a priori* si éloigné de nos mentalités matérialistes, et aussi parce que son mysticisme, tout nourri qu'il est de catholicisme, se situe au-delà de toute représentation chrétienne. Et émouvant, oui, parce que tout compte fait, c'est bien la première fois qu'on peut découvrir cet esprit si singulier, si merveilleusement singulier, si angéliquement singulier ...

Et poignant, oui, parce qu'il est mort à 28 [sic] ans, authentifiant ainsi la pensée de Ménandre, poète grec, selon qui, ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. Mais avant d'aller plus loin dans la découverte de cet archange, je voudrais dire un mot au sujet du travail de Monsieur Guerne. En général, on passe sous silence ce que font les traducteurs, comme si cela allait de soi. Ici, il faut au contraire crier tout haut qu'une pareille traduction tient du miracle. À croire que la véritable langue de Novalis aurait dû être la française, et non l'allemande. À croire que Novalis s'est trompé de pays.

Il est vrai que son esprit l'inclinait vers la pensée latine et que le choix même de Novalis pour pseudonyme marque une préférence linguistique évidente. Bref, il semble que Monsieur Guerne, en traduisant comme il vient de le faire ses œuvres, ait réalisé avec éclat l'un des rêves les plus secrets de cet homme qui n'a vécu que pour le rêve.

Quant à la préface⁸, elle est en tout point admirable. Je ne crois pas qu'on n'ait jamais poussé si loin que l'a fait M. Guerne l'analyse de ce qu'est l'expression poétique, en quoi je vois une parole donnée (parole donnée par les dieux, parole donnée comme un serment).

Sous le titre de NOVALIS OU LA VOCATION D'ÉTERNITÉ, il y a là une trentaine de pages qui m'ont

⁸ [Cette préface est reprise dans Armel Guerne, *L'Âme insurgée, écrits sur le romantisme*, Phébus, 1977 (réédition Points/Le Seuil, 2011)].

transporté, et lavé. Pages fluides, eau lustrale, sans quoi la préparation à la lecture de Novalis serait incomplète. Car il faut se préparer à lire Novalis. Il faut être en état grâce. Et Monsieur Guerne fait ici office de mystagogue. J'ajoute qu'en dépit des études de Monsieur Marcel Brion dans son ALLEMAGNE ROMANTIQUE ou du regretté Albert Béguin dans L'ÂME ROMANTIQUE ET LE RÊVE, Monsieur Guerne, poussant Novalis du côté de l'angélisme, jette sur son modèle une lumière nouvelle ou plutôt le nimbe de cette mystérieuse clarté qui lui est propre et que je disais en commençant. C'est dire que Novalis occupe une place à part dans le mouvement romantique allemand. Je n'aurai garde d'oublier que Ludwig Tieck disait de lui dès 1801 qu'il fut la plus pure et la plus séduisante incarnation d'un esprit hautement immortel. À quoi Charles du Bos paraît faire écho lorsqu'il écrit : Novalis est par définition l'homme pour qui les choses invisibles sont réelles... Voyons cela de plus près.

De son vrai nom, il s'appelle Friedrich Léopold⁹ Von Hardenberg. Il est de très ancienne noblesse prussienne. Né à Oberwiederstedt le 2 mai 1772, il meurt à Weissenfelds [*sic*] le 25 mars 1801. Son pseudonyme, il le tire d'une très vieille tradition de famille : dès le XIII^e siècle, en effet, les seigneurs de Hardenberg utilisaient parfois l'adaptation latine de leur nom : de Novali ou Novalis.

Et maintenant, faut-il se donner le ridicule de le doter d'une biographie, c'est à dire d'accabler son court passage sur cette terre de dates plus ou moins trompeuses ? Que saura-t-on de plus de lui si je dis qu'il fût destiné de bonne heure à devenir ingénieur des mines (son père dirigeait les salines de Weissenfelds) ? Sera-t-on plus avancé si j'ajoute que sa famille l'envoya en 1790 à l'université d'Iéna où il suivit les cours de philosophie de Reinhold et les cours d'histoire de Schiller, à qui il s'attacha vraiment ? Bien sûr, il est bon de savoir que c'est également à Iéna que Novalis rencontre Fichte dont la philosophie fût sa principale inspiration intellectuelle, et les frères Schlegel, qui devaient au plus tard accueillir dans leur revue « l'Athenaum » [*sic*] les rares textes qu'il publiât de son vivant.

Mais tous ces renseignements, et d'autres encore, ne sont que des renseignements, et non des enseignements. Car enfin, combien d'étudiants ont suivi les mêmes cours que Novalis, à ses côtés ? Seul, ce dernier sut leur donner vie. Cela revient à dire que les maîtres se rencontrent par disposition naturelle, par affinités personnelles. Novalis est dans Friedrich Leopold Von Hardenberg

⁹ [On se demande pourquoi le critique invente ce prénom ! Les prénoms de Novalis sont, dans l'ordre de l'état-civil, *Georg, Friedrich* et *Philipp*s.]

dès sa naissance. Tout son chemin dans ce monde consiste à aller à sa propre rencontre. Certains esprits élus l'y aideront – sans plus.

Un enfant va l'y aider, et de la façon la plus angélique qui soit. C'est à Tennstadt [sic], en 1795, que Novalis fit la connaissance de Sophie, et aussitôt naquit un étrange amour, un amour absolu, entre le poète de vingt-trois ans et sa petite fiancée, âgée de 13 ans à peine. Très consciemment, Novalis fit de cette enfant sa médiatrice vers ce monde du divin dont il portait en lui la nostalgie. Sophie devint le centre de sa vie. Las ! Atteinte d'une maladie de poitrine [sic], elle devait mourir deux ans plus tard : Pour moi, écrit Novalis trois jours après ce décès, le soir est arrivé tandis que j'avais encore les yeux tournés vers l'aurore.

De là date le grand descellement, le formidable ébranlement sur lequel il n'est pas d'artistes véritables et à partir duquel l'œuvre enfin jaillit source pure. Sophie morte, elle va se mettre à vivre. Novalis se persuada en effet qu'il lui appartenait de mener, en quelque sorte, cette mort jusqu'à sa perfection, non pas en désertant ce monde, mais en franchissant les limites de celui-ci. C'est à nous de chercher à devenir immortels... dit-il. Et encore : je veux mourir, non comme un être épuisé que la nature abandonne, mais libre comme l'oiseau de passage qui cherche d'autres climats, et joyeux comme un jeune poète.

De là vont naître ces admirables HYMNES À LA NUIT, puis ce fragment inachevé où s'exprime son « idéalisme magique », LES DISCIPLES À SAÏS. De là, enfin naîtra cet HENRI D'OFTERDINGEN, roman dans lequel, se doublant de la figure de la nouvelle amante terrestre, Julie Von Charpentier, la très douce et très pure Sophie Von Kuhn est transfigurée jusqu'à être cette femme idéale d'un monde de perfection auquel le héros atteint au terme de ses pérégrinations dans le monde des apparences.

Il faut conclure (comme si l'on pouvait conclure !). Novalis a été et ne cessa pas un instant d'être éternellement le génie éternel de l'adolescence, écrit Monsieur Guerne. Oui ! Et c'est assurément pour cela qu'on le lit parfois en pleurant. Non pas le plus grand poète, mais « le plus naturellement surnaturel de tous ». Oui ! Écoutez donc cette parole donnée, ces paroles magiques ! Car enfin, c'est là, oui, là, dans ses œuvres, et pour la première fois peut-être depuis les temps lointains d'Orphée ou ceux de la légende d'or et peut-être des petites fleurs de Saint François d'Assise au cœur de la chrétienté, c'est là que le regard soudain se dirige dans le sens vrai de toutes choses, qu'il obéit à un Orient véritable, et qu'il cherche, au-delà de la pénétration, l'accord.

Oui, cher Armel Guerne, Novalis nous rend à nous-mêmes en nous rendant l'accord avec le monde ! Merci.

NOVALIS 2008

Réception de Novalis en France

Volume 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900. **Volume 2 :** Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831. **Volume 3 :** Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895. **Volume 4 :** Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835. **Volume 5 :** « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857. **Volume 6 :** [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831. **Volume 7 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849. **Volume 8 :** Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886. **Volume 9 :** [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832. **Volume 10 :** Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833. **Volume 11 :** Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847. **Volume 12 :** Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831. **Volume 13 :** Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908. **Volume 14 :** Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903. **Volume 15 :** Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904. **Volume 16 :** Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836. **Volume 17 :** Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841. **Volume 18 :** Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828. **Volume 19 :** Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911. **Volume 20 :** Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844. **Volume 21 :** Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894. **Volume 22 :** Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893. **Volume 23 :** Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911. **Volume 24 :** Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907. **Volume 25 :** Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868. **Volume 26 :** Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905. **Volume 27 :** Henri Lichtenberger, « la religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.

SOMMAIRE

Documents littéraires et témoignages

- Thomas Carlyle, « Novalis », extrait de *Nouveaux essais choisis de critique et de moral*, Mercure de France, 1909.
- Novalis, *L'Europe ou la Chrétienté* (fin), traduit par Louis Angé, *La Nouvelle revue*, LXXIII, 1924.
- « Éloge historique d'Abraham-Gottlob Werner », lu le 16 mars 1818, à l'Institut royal de France, par Cuvier.
- Henry Bonnier, « Du côté de l'angélisme », *La Dépêche du Midi*, dimanche 23 février 1975.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-15.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2015